

« J'ai encore en tête des images vivantes des pièces installées dans les collections du musée des Arts décoratifs. Cette mise en lien d'une œuvre contemporaine dans un contexte historique, c'est très pertinent. Cela crée des résonances en termes de couleurs, de matières, d'évocations poétiques qui servent les pièces, suscitent une interrogation, proposent un autre regard sur la céramique contemporaine et permettent aussi de redécouvrir le rapport entre l'œuvre et le mobilier. Je reste enchantée entre autres par les installations des pièces Kristin McKirdy ou de Wayne Fischer. Frédéric Bodet a fait preuve d'une réelle attention à l'objet et on ne peut que saluer son travail car cela n'a pas dû être facile d'investir ainsi une grande partie du musée. Les Arts décoratifs sont un lieu fort pour tout un public qui ne connaît pas la céramique et qui va pouvoir la découvrir par ce biais. D'ailleurs, saluons ce coup de projecteur porté par les institutions sur la céramique, même s'il y a des remarques à faire. Le décalage entre le dynamisme de l'équipe de Sévres, très présente sur le terrain – ils étaient encore à La Borne récemment – et cet entassement des œuvres dans l'exposition des pièces de l'AIC reste incompréhensible. Comme si cette vieille institution peinait à se dépoussiérer pour s'inscrire dans une modernité qui permettrait à la céramique contemporaine d'être pleinement valorisée auprès du public.

Dans le reste du parcours, tout n'était pas d'un même niveau et il est dommage que certaines galeries inscrites n'aient présenté que peu d'œuvres et mal installées. Mais j'ai aimé pouvoir passer d'un monde à l'autre, d'expositions collectives à des expositions personnelles très différentes comme celle

de Jean-François Fouilhoux dont le travail est toujours en mouvement, ou Bente Skjotgaard qui nous emmenait cette fois dans un univers aciculé, ludique, coloré. C'est exceptionnel, ce renouvellement chez certains : ils sont toujours en recherche et proposent chaque fois des ensembles très aboutis, sans fausse note, d'une grande maîtrise technique, avec une expression sensible, puissante. On a besoin d'être nourris par des expositions de ce type qui élèvent le niveau. Même chose pour les pièces tournées : au Centre culturel coréen, certains bols blancs de Dauphine Scalbert donnaient envie de passer un moment avec eux, à cause de la subtilité du tournage, de l'émail, la beauté des formes. À côté de ça, on trouve des démarches très conceptuelles, plus hermétiques pour moi, mais pourquoi pas, c'est aussi fait pour déstabiliser. Sur ces circuits, tout pouvait être montré et ça, c'est bien.

C'est intéressant de voir dans les approches contemporaines comment on recouvre la terre, comment on la laisse nue ou on la maltraite, la terre accepte tout, on peut tout se permettre avec elle, alors jusqu'où ira-t-on ?

Ce qu'il faut se demander, c'est quelle sera la céramique contemporaine dans les 10, 20 prochaines années. Nous avons eu un débat sur les écoles à La Borne la semaine dernière. Il se peut qu'on assiste à un retour du volume et du matériau – cela correspond aussi à une demande des étudiants –, mais le but de l'école aujourd'hui est plutôt d'aider les élèves à préciser leurs choix, de donner du sens à leurs orientations. Dans cette logique, la terre est proposée comme une technique parmi d'autres pour accompagner un projet. On peut s'exprimer avec elle sans être céramiste si l'on a des tech-

niciens qui s'en chargent, mais c'est faire l'impasse de la rencontre avec un matériau. La terre vous propose « en faisant ». Cette relation-là demande un temps infiniment long, d'autant que la terre vous ralentit le pas et impose son rythme ; ceux qui s'engagent de façon profonde et permanente avec elle acceptent de vivre cet espace-temps différent qui peut paraître complètement bizarre dans le monde d'aujourd'hui. Pour moi c'est un acte de résistance. Mais on peut ne pas avoir envie de perdre ce temps ou même de le vivre, c'est la différence entre faire appel à une technicité et un métier. Mais il n'y a pas que des artistes qui délèguent, certains mettent ou ont mis la main à la pâte, je pense à Chillida, à Penone, à Barceló. Pour eux, le matériau n'est pas un obstacle, ils ont en eux la capacité de traduire leur monde sensible à travers plusieurs médiums. Quand on sait l'exigence que cela demande concrètement, c'est le signe d'une ouverture, d'une disponibilité immense.

De notre côté, nous avons la responsabilité de monter des expositions, d'ouvrir les portes de nos ateliers, mais les institutions aussi ont un effort à faire pour qu'il y ait des lieux de recherche, des écoles, car si les formations sont trop courtes, les étudiants n'ont pas le temps de se structurer suffisamment, d'installer des bases ; du coup, après ils tombent souvent dans la fébrilité. Quant aux galeries spécialisées, elles doivent comprendre davantage le marché, se placer sur la scène européenne et internationale. En tout cas, il faut agir ensemble, créer des rendez-vous pour lancer des signes forts vers tous les publics et ne pas laisser retomber le soufflet de cet évènement. » P.N.